

Notes de lectures de Georges Leroy

Juin 2008



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation porte davantage sur le fond que sur la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

Note: La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau:
(BR plus rapide et HR illustrations meilleures)

Heureux comme des saints



Robert Ellsberg

Ed. de l'Œuvre, 246 p., 20 €

Le bonheur, dans notre société, tient lieu de postulat idéologique et de valeur refuge. Les médias nous le vendent à longueur de pages. Les publicitaires et les marchands en font leur outil privilégié de promotion. Chacun d'entre nous veut être heureux à chaque instant, mais le sommes-nous pour autant? Et que savons-nous vraiment du bonheur? Partant du destin des saints d'hier et d'aujourd'hui, l'auteur montre combien leurs vies sont proches des nôtres. Les hagiographies traditionnelles et les images d'Épinal les ont peut-être rendus lointains, figés, parfois irréels. Or ce sont des hommes et des femmes comme nous, avec leurs forces et leurs faiblesses, leurs désirs assouvis et insouvis. Faisant fi des clichés, ce guide du bonheur ouvre des horizons nouveaux pour nous aider à mieux percevoir le sens profond de cette notion devenue magique et donc illusoire. On dit souvent que le bonheur n'est

pas de ce monde. En sept leçons de vie, l'auteur renverse cette idée. L'histoire même de ces chercheurs de Dieu le manifeste: ce qui les unit entre eux, c'est leur capacité d'émerveillement. Qu'il soit remarquable ou ordinaire, exaltant ou douloureux, chaque moment devient ainsi un moment de grâce. Voici le fruit d'une longue recherche résolument originale. On en sort changé et heureux.

L'impressionnisme



James Rubin

Phaidon, 448 p., 25 €

Villes aux rues animées, paisibles paysages campagnards, images enchanteresses d'une classe oisive... les peintures impressionnistes font le bonheur des amateurs d'art du monde entier. Mais, si l'impressionnisme paraît aujourd'hui évident, il n'en allait pas de même pour ses contemporains, choqués par le traitement relâché de la peinture et la technique du travail en extérieur. Au mépris du Salon offi-

ciel, les impressionnistes créèrent un art, reflet de la société et du monde, qui saisissait la fugacité de l'instant présent.

Théodore Duret écrivait en 1878 que Monet était « le peintre impressionniste par excellence » en raison de son aptitude à capter si promptement de fugaces effets atmosphériques. Mais cette qualification ne pourrait sûrement pas être attribuée à des peintres d'intérieurs tels que Degas. En 1876, dans son essai *La Nouvelle Peinture*, Edmond Duranty, auteur réaliste et ami de Degas, distinguait les coloristes des dessinateurs, Monet appartenant aux premiers et Degas aux seconds. Le style vif de Monet, avec ses touches brèves et vigoureuses et ses formes fragmentées, style qu'il développa avec Renoir sur le lieu de baignade de La Grenouillère en 1869, devint le langage dominant d'une moitié seulement des peintres de l'exposition. Si, en 1876, Berthe Morisot, Camille Pissarro et Alfred Sisley, peignaient plus ou moins de la même manière, Degas, Giuseppe de Nittis (1846-1884) et Henri Rouart (1833-1912) s'en séparaient nettement.

En 1877 le terme d'impressionnisme était d'usage courant, au point que les peintres se demandèrent s'ils n'allaient pas en faire le titre de leur exposition. Cette même année, Georges Rivière, un ami de Renoir, publia une revue intitulée *L'Impressionniste*, afin de faire la promotion de l'événement. On notera avec intérêt que plutôt que d'insister sur la tech-

nique ou le paysage, il mettait l'accent sur le réalisme historique de tableaux tels que Bal au Moulin de la Galette de Renoir et la Gare Saint-Lazare, arrivée d'un train de Monet, non sans faire remarquer que par leur attention aux couleurs et aux tons, elles se distinguaient des autres types de représentations de la vie moderne. L'année suivante, Degas insista pour que le titre de l'exposition mentionne « Indépendants, réalistes et impressionnistes ».

S'appuyant sur les recherches les plus récentes, l'auteur livre une étude fascinante et détaillée de l'impressionnisme. Il replace ce courant artistique dans son contexte philosophique, politique et social. Il analyse la conception baudelairienne du peintre, l'influence du tourisme sur le choix des motifs de Monet, la naissance du marché de l'art et l'impact des idées du XIXe siècle sur le sexe, la race et la criminalité sur l'œuvre de Degas. Il attire notre attention sur les maîtres reconnus, mais aussi sur des peintres moins célébrés tels que Berthe Morisot ou Mary Cassat, qui s'épanouissent dans un milieu où seules les femmes les plus douées pouvaient réussir. L'auteur étudie également l'œuvre de Cézanne et sa relation au groupe. Enfin, le livre explore l'héritage de l'impressionnisme et l'attrait qu'il continue d'exercer.

d'un titre l'évolution de l'art occidental (Vélasquez, Rubens, et Renoir entre autres) grâce à son talent de coloriste et ses portraits si réels et vivants.

Titien est assez tôt largement crédité de dons artistiques de nature divine et comme Michel-Ange, il domine l'art de l'Italie du XVIe siècle par une carrière d'une incroyable longévité. Si la carrière de Michel-Ange est marquée par l'amertume et la frustration, celle de Titien connaît au contraire tous les succès. Natif de Vénétie, Titien vit à Venise, ville riche, où il travaille régulièrement pour les dirigeants et pour nombre de commanditaires locaux.

Cette monographie à la reliure en soie rouge, replace la carrière et les œuvres de Titien dans le contexte social et historique de la Renaissance. Les œuvres sélectionnées illustrent parfaitement l'évolution du style de Titien au long de sa carrière et la grande diversité de son œuvre aux thématiques nombreuses: mythologie, religion, allégorie, paysage et portrait. Cette étude est complétée par une analyse approfondie des sources principales de son inspiration ainsi que le rôle des mécènes dans son art.

étonnée de l'être. Rien ne m'y prédisposait en apparence». Partant de son itinéraire spirituel qui, dès le moment de sa conversion, a placé le Christ et son enseignement au cœur de sa vie, Irène Fernandez affirme un point de vue personnel sur ce qu'est le christianisme. Mêlant anecdotes et souvenirs – on y trouve de belles évocations de quelques grandes figures qui l'ont accompagnée, dont le cardinal Daniélou –, elle tente de décrire ce qui constitue l'épine dorsale intellectuelle de la religion chrétienne, quelles en sont les certitudes qui demeurent sous toutes les incertitudes. Elle fait aussi la critique des distorsions dont ces idées pâtissent aujourd'hui. Car, pour l'auteur philosophe, reprenant à son compte l'injonction de saint Augustin: "Aime de tout cœur l'intelligence", il convient de mettre l'accent sur le fait que le christianisme est lumière et qu'il est, dans son fond, culte de la Raison, de l'intelligence (et non fondé que sur le sentiment). En ces temps où l'on oscille entre une philosophie désenchantée de la modernité et un "retour du religieux" plutôt ambigu, elle rappelle, dans ce livre réjouissant pour l'esprit, les lignes de force de la foi chrétienne dont elle considère qu'elle est un acte intellectuel dont l'objet est la vérité... la vérité de l'Amour.

Au commencement était la raison

Titien



★★★★☆

Peter Humfrey

Phaidon, 240 p., 40 €

Tiziano Vecellio (1488-1576), dit Titien, a été l'un des très grands artistes d'une époque particulièrement riche en génies artistiques. Contemporain de son aîné, Michel-Ange (1475-1564), il a déterminé à plus



★★★★☆

Irène Fernandez

Philippe Rey éditions, 190 p., 18 €

« Catholique depuis l'âge de seize ans, je suis toujours, plus de soixante ans plus tard, aussi heureuse et aussi

Yolande d'Aragon



★★★★☆

Gérard de Sènnerville

Perrin, 380 p., 22,50 €

Dans la fresque de la guerre de Cent Ans, deux figures féminines tiennent le premier plan: Jeanne d'Arc et Isabeau de Bavière, ou la lumière de la libération de la France contre les

années honteuses de l'invasion et du traité de Troyes. Dans cette dichotomie, on oublie ainsi un personnage capital, à la fois ennemie implacable d'Isabeau pendant vingt-deux ans et soutien indispensable à l'aventure de Jeanne d'Arc: Yolande d'Aragon.

Peu de femmes, dans toute l'histoire de France, ont joué un rôle aussi important que Yolande d'Aragon, duchesse d'Anjou, reine de Sicile, et belle-mère de Charles VII. Au lendemain du désastre d'Azincourt (1415) et du honteux traité de Troyes (1420), la France était à genoux. Charles VI, le roi fou, avait renié son fils et choisi le roi d'Angleterre pour lui succéder. Qui aurait alors misé sur le "prétendu dauphin" réfugié au sud de la Loire? Comment ce jeune homme, faible de caractère et doutant de lui-même, allait-il pouvoir résister à la pression conjuguée des armées anglaises et bourguignonnes? Pourtant, vingt ans plus tard, la situation s'était totalement retournée à son avantage et Charles VII était surnommé "le Victorieux". Une seule explication à ce miracle: le long combat mené avec détermination par Yolande d'Aragon, qui sut être le guide de ce jeune dauphin renié par ses parents. Agissant le plus souvent dans l'ombre, mais sachant faire preuve d'autorité aux moments décisifs, elle élimina les uns après les autres – parfois par l'assassinat – les favoris qui avaient une détestable influence sur son gendre, puis elle réussit à l'entourer d'hommes de confiance: "les Angevins", qui, entre Armagnacs et Bourguignons, surent tracer une troisième voie. Elle apporta son aide à Jeanne d'Arc, dont l'épopée n'aurait pas été possible sans cette force bienveillante qui, étape après étape, lui aplanissait les obstacles. La fille de Jean d'Aragon fut une ravaudeuse de royaumes. En Anjou, en Provence, en Sicile et dans le royaume réduit qu'est devenue la France, elle agit en femme d'État, maniant l'argent, les promesses et la hache, mettant son habileté diplomatique au service de la paix contre la guerre, pour une France rétablie. Enfin, cette diplomate habile, après bien

des tentatives, réussit à détacher le duc de Bourgogne des Anglais. Désormais isolée, l'Angleterre était condamnée à perdre la guerre.

Dictionnaire amoureux de la France



★★★★☆

Denis Tillinac

Plon, 392 p., 22,50€

Denis Tillinac célèbre la vieille nation avec des accents de troubadour. Il brosse l'évocation d'un vieux pays de coqs et de poètes sillonné par des routes départementales. Dans sa France, les enfants des écoles s'ouvrent des parterres de fleurs en récitant « *rosa, rosa, rosam, rosae, rosae, rosa* »... Suivons l'auteur, qui finira au bain pour avoir fait apologie de freins à la croissance le classicisme, la 2CV, la nationale 7, la PQR et les sous-préfectures, nous nous sentons français par Jeanne d'Arc et la même Piaf, par le sermon de Koufra et le coup de boule de Zidane, par les coteaux champenois et la forêt de Tronçais, par la princesse de Clèves, Arsène Lupin, les frères Boniface et le dernier verre à l'heure où se taisent les colombes. On aurait tort de prendre les 101 entrées de ce dictionnaire pour les mesures d'un requiem pour un pays défunt. L'auteur n'est pas du genre à reprendre le mot terrible de Renan à Déroulède: « Jeune homme, la France se meurt, ne troublez pas son agonie. » Il sait que les modes intellectuelles se font et se défont. Celle qui consiste à croire que l'avenir de la France est derrière elle est la plus vieille de toutes. Fier d'être ringard et de rester obstinément conservateur dans un monde où ce qualificatif est devenu

un gros mot, ce romancier rebelle témoigne pour ce qui dure contre ce qui fait semblant de durer. Pour composer son dictionnaire, il s'est plu à éprouver l'amour de la terre natale au grand air et à le conjuguer au présent de l'indicatif. « Le bonheur d'être français, écrit-il, j'en jouis en surabondance. Je vis en France, je m'y balade sans relâche, je lis ses écrivains, ses historiens, ses érudits locaux, ses journaux, ses enseignes. » Qu'il s'agisse de célébrer l'épopée du maréchal Léclerc, de rompre le pain ou de saluer les jardins de Versailles, l'écrivain a l'art de faire entendre une musique qui épouse parfaitement son objet. La France qu'il aime n'est certes pas d'aujourd'hui. Elle est mieux que cela: d'hier et d'après-demain.

La grenade et le suppositoire



★★★★☆

Jean Dutourd

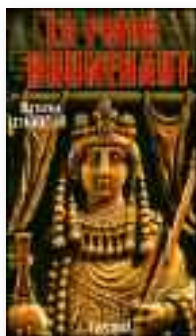
Plon, 320 p., 21 €

Écrire un billet quotidien dans un journal n'est pas un exercice simple car il est des jours où l'actualité fait relâche. Heureusement, quand on a le talent de Jean Dutourd, le sujet le plus insipide permet de donner une chronique pétillante d'intelligence. Fleur du journalisme, la chronique est un art qui tient du lancer de la grenade et de l'introduction du suppositoire. Dans les deux cas, il faut bien viser, pour un maximum d'effet.

Le présent ouvrage est un florilège de texte que l'académicien a fait paraître dans France Soir de 1975 à 1978. Nous nous remémorons ainsi des événements politiques parfois tragiques (l'enlèvement d'Aldo Moro) de

procès célèbres, comme celui de Pierre Goldman que l'écrivain défendit courageusement. Des noms apparaissent, pour certains oubliés aujourd'hui comme les ministres Haby et de Guirangu. Le 3 mai 1976, le billetiste prédisait l'armée de métier qui n'était pas encore d'actualité. Quelques jours plus tôt, il rappelait que les États-Unis d'Amérique ne furent pas tout au long du XIX^{ème} siècle les amis de la France et que le président Grant félicita même Bismark lors de la défaite de Sedan. De l'élection de Jimmy Carter au scandale Lookeed, c'est une page d'Histoire qui défile sous nos yeux pour notre plus grand plaisir, Jean Dutoird étant tout à la fois le La Bruyère de notre temps et l'un des plus grands orfèvres de la langue française. Beaucoup d'articles finissent par faire une petite œuvre en marge de la grande.

La reine Brunehaut



★★★★☆

Bruno Dumézil

Fayard, 564 p., 29 €

Avec Clotilde, épouse de Clovis, la plus fameuse des "dames" du Haut Moyen Age, est sans doute Brunehaut (c. 550-613), fille du roi wisigoth Athanagild et épouse du roi mérovingien d'Austrasie, Sigebert Ier (qui régna de 561 à 575), qui présida aux destinées du royaume franc à la fin du VI^e siècle, au nom de ses descendants. La figure réelle semblait inaccessible, longtemps vouée à la caricature ou à l'oubli, jusqu'à son paradoxal retour aux temps modernes; le temps des régences commandait une relecture au noir de la femme d'État, avant que la résurrection des "temps mérovingiens" par un Augustin

Thierry fidèle lecteur de Grégoire de Tours, puis l'engouement du romantisme allemand pour la veine épique, requalifie en walkyrie celle qui n'a plus que de brumeux rapports avec la reine des Francs.

Révélaté par une formidable somme sur Les Racines chrétiennes de l'Europe (Fayard, 2005), Bruno Dumézil tente aujourd'hui de retrouver, par-delà les fantasmes et les fables, cette figure complexe avec la probité, l'intelligence et la mesure qui semblent sa signature d'historien. Il y est aidé par un corpus de textes et de chroniques d'une richesse inespérée. Du poète Venance Fortunat, au chroniqueur anonyme que l'usage nomme Frédégaire, de Grégoire de Tours ou Jonas de Bobbio, au pape Grégoire le Grand, sans compter les hagiographies, polémiques et contrastées, et les correspondances dont l'auteur livre des pièces essentielles, original et traduction, en annexe de son étude, il est peu de personnages de ces temps reculés sur lequel on soit aussi documenté.

Même s'il convient de ne pas limiter la focale à cet épisode proprement extraordinaire, l'une des raisons en tient à la fortune exceptionnelle des récits du supplice de la vieille reine. Victime d'un procès symbolique autant qu'inique où Brunehaut est accusée de rien moins que du "meurtre de dix rois" selon la Chronique de Frédégaire, la princesse y est le bouc émissaire d'une pratique mérovingienne du régicide aussi réprouvée que pratiquée. Déchue et condamnée à mort, Brunehaut subit un martyre scénographié. Torturée, elle est exposée, liée sur le dos d'un chameau et promenée parmi les soldats qui l'insultent, puis elle est attachée par les pieds à l'arrière d'un cheval fougueux et son corps disloqué par les coups de sabot. Pour éviter une vénération posthume qui conjurerait l'opprobre, son corps brûlé, se contente d'un "sépulcre de flammes". L'élection comme l'acclamation, qui font la légitimité, effacées par la déposition et la scénarisation de l'humiliation.

On ne peut cependant abandonner cette formidable plongée dans les arcanes du pouvoir au VI^e siècle sans saluer la leçon de méthode historique que livre l'auteur. Il ne fait l'économie d'aucune subtilité, déjouant les pièges d'une poésie de cour autrement redoutable, par ses allusions insidieuses, qu'une lecture cursive ne le laisse entrevoir. Par ces qualités même cet opus est bien plus qu'une mise au point érudite sur une figure mythique de l'histoire nationale, longtemps présentée aux écoliers pour dire la barbarie du cruel Haut Moyen Age, et aujourd'hui effacée de notre Panthéon scolaire: c'est une réflexion sur ce moment-clé où la faillite de l'Empire romain, trop fraîche pour sembler irréversible, autorise le pragmatisme le plus cru pour concilier la tradition romaine et la nature nouvelle des rapports de forces et des liens personnels qui fondent le monde médiéval. En incarnant ce moment décisif, la reine "barbare" apparaît bien comme le pont entre deux mondes, où l'autorité d'un État centralisé, le principe d'une imposition équitable comme les derniers feux de la littérature classique démentent l'image d'Épinal. Car à la fin, ne reste que l'Histoire.

Souviens-toi de Lisbonne



★★★★☆

Olivier Frébourg

La Table ronde, 176 p., 7 €

Né en 1965 en Normandie (où il est revenu vivre), fils d'un capitaine au long cours, Olivier Frébourg a été pendant douze ans directeur littéraire aux Editions de la Table Ronde. Il a collaboré à différents journaux de voyages (Géo, Grands repor-

tages, etc.). Il a monté sa propre maison d'édition, "les Éditions des Équateurs", dans laquelle il publie des ouvrages de littérature générale dont le fil conducteur est le voyage. Son projet: "réconcilier journalisme et littérature" pour nous faire découvrir le monde.

Successeur des "hussards", eux-mêmes lointains descendants du Barnabooth de Valéry Larbaud, notre auteur ne pouvait choisir une ville plus adéquate que Lisbonne, ce "dédale d'ombre et de lumière, de fraîcheur et de plein soleil au cœur de la tendresse du monde", comme lieu et symbole de sa narration amoureuse. Frank, Chardonne, Déon, Gary, Mohrt sont ses compagnons de voyage, conducteurs des mêmes cabriolets, usagers des mêmes hôtels luxueux et désuets. "Longtemps nous avons gardé ce mot de passe entre nous: Lisbonne. Si l'aventure tournait mal, si l'histoire devenait trop noire, la ville blanche serait notre point de chute." "Quelques mots suffiraient à dresser le catalogue de ma vie ": il ne faut pas beaucoup plus que ces "quelques mots" à l'auteur voyageur pour exprimer ce désenchantement teinté d'élégance aristocratique qui le fait errer au bord du Tage.

Papiers gommés



★★★★☆

A.D.G.

Le Dilettante, 320 p., 25 €

A.D.G. C'est comme on aime ou tel qu'on le souhaite. Dont acte avec cette goûteuse rafale de chroniques qui nous parvient, posthume, signée par le grand homme et parue entre 1993 et 1996 dans Le Libre Journal de

la France courtoise. Alors prenez place, dégagez du temps (c'est copieux), nouez la serviette (ça tache), tenez bien les couverts (c'est charnu) et mangez lentement pour bien savourer. Au fil de la dégustation, il vous sera causé des Fastes de la France socialiste, du père croque-mort d'Ariel Gravement Dombasle, de la pollution de l'Everest, de la mise à mort des femmes girondes chez les Dowayo, de l'actualité fortéenne (et de ses variations), de Roger Hanin et de Ballardur... Las, notre homme avait l'encrier bastonnant et un goût marqué pour l'uppercut de plume. Alors pour éviter la rogne des lapidés et la hargne des compissés, on a blanchi le texte, servi caviardé de ses passages les plus dérapants. Question: pourquoi le caviar, qui est noir, sert-il à désigner la censure, qui laisse la page en blanc? Interrogation vialattienne (une des grandes houles qui porte ses pages) à laquelle aurait sûrement répondu cet Artiste en Dérapages Gondolants: entendez A.D.G.

Histoire mondiale des idées politiques



★★★★☆

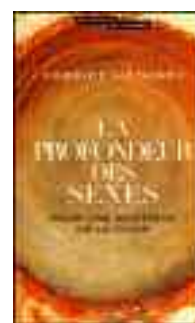
Yves-Marie Adeline

Ellipses, 496 p., 27 €

Nombreux sont les livres d'histoire des idées politiques qui se limitent à une période (trop) limitée dans le temps et cantonnée à la sphère occidentale. Dans le présent manuel, Yves-Marie Adeline offre au contraire une vision synthétique et complète des idées politiques, dans le temps long de l'histoire et sur la totalité de l'espace mondial. Il présente de manière claire et concise l'essentiel des théories politiques d'Occident et d'Orient, ainsi que les

pratiques politiques des civilisations ne disposant pas de doctrines explicites, telles les civilisations byzantine, aztèque ou encore polynésienne. Cette synthèse met en évidence tout à la fois le caractère singulier des civilisations et des cultures, mais aussi la circulation des idées dans le temps et dans l'espace. Depuis le "désir de régularité", fondement du politique, jusqu'à l'écologisme actuel, c'est à l'examen de toute l'histoire des hommes debout et en marche, de leurs espérances comme de leurs interrogations, auquel le lecteur est convié. Cette grande fresque sur les idées politiques de l'Humanité, est accessible à un large public, aux politistes et aux philosophes en premier lieu, mais aussi aux historiens qui y trouveront des éclairages précieux sur les périodes antiques, médiévales, modernes et contemporaines. Certes comparaison n'est pas raison, mais elle pousse à la réflexion.

La Profondeur des sexes



★★★★☆

Fabrice Hadjadj

Seuil, 314 p., 20 €

Fabrice Hadjadj signe un essai intelligent et déconcertant sur la sexualité contemporaine. Sade et Thomas d'Aquin, même combat? L'auteur ne va pas jusque-là mais suggère, citations à l'appui, que le divin marquis et le docteur angélique s'accordent au moins à penser que pour comprendre ce qui nous dépasse mieux vaut l'aimer que l'analyser... Un précepte qu'il faut appliquer au livre de ce jeune philosophe profondément chrétien. Pour entrer dans la profondeur de son propos, il convient de se laisser sédui-

re par son écriture, un style tel que, si l'on perd parfois le fil de sa pensée, on ne lâche jamais celui de la prose faite d'une rhétorique éblouissante, parsemés de sophismes véniels et agrémentés d'une tendance cabotine et de quelques délires interprétatifs...

Ce livre tente d'élucider un mystère: « Cette tension incompréhensible qui veut que sa croupe m'atteigne jusqu'au fond de l'âme tout en suscitant une pubienne démangeaison ». Si l'auteur prêche pour une mystique de la chair contre la mécanique des corps, c'est à la manière d'un émule de Bossuet qui s'exprimerait comme les personnages des comédies de Shakespeare.

La verdeur de sa langue n'est pas gratuite, juste calibrée pour aguicher le parti libertaire ou choquer celui des bégueules, deux factions qui partagent, selon lui, la même volonté de contrôler le sexe au lieu de se « mettre à l'écoute de cette grande raison scellée dans le corps ». Son goût pour la provocation relaie une pensée audacieuse qui pousse dans ses retranchements la religion de l'incarnation et la pensée de Pascal selon laquelle « la vraie morale se moque de la morale ». L'auteur s'oppose à ceux qui font de la morale une religion.

Disant cela, l'auteur ne relativise en rien le contenu de la morale catholique mais montre qu'on la dévoie lorsqu'on la considère comme sa propre fin. Opposé à l'avortement, il défend également le mariage et la fidélité, cette « polygamie de fond » puisqu'au cours d'une vie un homme aime plusieurs femmes en une: la jeune, l'amante, la mère, la vieille dame, etc....

Il démasque le cérébralisme de l'hédoniste qui « conçoit l'étreinte comme une machine à tirer profit ». Cite Claudel lorsqu'il explique que la brute en nous ne gît pas tant dans la chair que dans l'esprit. Et renvoie dos à dos le sentimental et le pornographe qui tous les deux se « font des films ».

Après un long développement sur notre condition pileuse, il convoque Aristote pour rappeler que son sens

tactile est le seul par lequel l'homme surpasse l'animal. Néanmoins parfois l'ambition symphonique de sa pensée (vouloir que tout résonne avec tout) peut fatiguer. De ce livre incroyable, on sort retourné cul par-dessus tête et plus intelligent!

Court voyage équinoxial



★★★★☆

Sébastien Lapaque

La Table ronde, 208 p., 8,5 €

Conformément au plan fourni en début d'ouvrage, le récit progresse d'est en ouest le long de la transamazonienne, la rodovia transamazônica, rappelant selon les lieux visités tel voyageur ancien (Francisco de Orellana, Lope de Aguirre, Hans Staden, le Brésil de Montaigne souvent cité, etc.), là tel événement historique ou ethnographique... On apprend ainsi la brève existence de la France Equinoxiale dans la région de Rio de Janeiro, puis la fondation par les Français de la ville de Saint-Louis bien plus au nord mais dont les Portugais les chassèrent vite pour la rebaptiser São Luis, et les refouler successivement vers le nord-ouest, où ces derniers finirent par s'établir enfin durablement, dans l'actuelle Guyane...

Il y a aussi la splendeur passée de la ville de Manaus, où la bourgeoisie entretenait des mêmes luxes qu'en Europe: Enrico Caruso et Sarah Bernhard vinrent même s'y produire, mais « c'était avant 1906, avant que des graines volées en Amazonie ne donnent naissance, en Malaisie, à d'immenses plantations d'hévéas qui firent s'effondrer les cours mondiaux du latex (p.79) ». Le texte donne d'ailleurs moult informations hydro-

graphiques dûment consignées, en rappelant diverses anecdotes instructives comme la fondation de l'éphémère république de Counani, le voyage de l'Indien Essomericq, l'utopie du projet Fordlandia ou les valse politiques selon les présidents du Brésil. Tout juste regrettera-t-on l'absence d'une iconographie qu'appelait l'intérêt de cette publication.

Ainsi, d'un voyage à l'autre, Sébastien Lapaque s'est inventé son Amazonie, réelle et rêvée. Se mêlent souvenirs, surprises, paysages, lieux, livres, conversations et rencontres. L'ensemble s'ordonne en itinéraire personnel, le long de la route transamazonienne et jusqu'à Salvador de Bahia où vit encore le souvenir du père Vieira, défenseur du droit des Indiens, dont l'auteur a poursuivi le fantôme au Brésil. On entend ici des histoires oubliées mais aussi on se souvient des bagnards et des grands hommes. Voici de vibrants carnets de voyages rapportés du Brésil, pays rencontré sur les traces de l'exil de Bernanos à qui il a consacré un essai. Les plus beaux royaumes sont ceux que l'on s'invente et ceux auxquels on choisit de croire.

Missionnaires chrétiens aux XIX^e et XX^e siècle



★★★★☆

Collectif

Autrement, 300 p., 23 €

Le missionnaire est une figure complexe et mythifiée dont l'image véhicule nombre de clichés, de fantasmes ou de haines. Il ne s'agit pas ici de contester ou de réhabiliter la figure du missionnaire mais bien de le considérer comme un acteur social dans une

situation historique spécifique. Des chercheurs, issus de différentes disciplines des sciences sociales et spécialistes de la christianisation ou de la région Asie-Pacifique, explorent la figure du missionnaire comme une personne en situation d'interaction culturelle, acteur d'une rencontre singulière où se mêlent et s'interpénètrent des histoires, des identités, des rapports de force et des résistances, des savoirs et des pensées sur le monde. Parce que le missionnaire est par définition "aux frontières", les activités apostoliques apparaissent comme le lieu privilégié de la rencontre coloniale et post-coloniale. La cinquantaine de photographies reproduites dans l'ouvrage, issues de fonds missionnaires, vient poser en outre la question de la représentation des missionnaires dans leurs œuvres. En effet, ce n'est pas la tâche proprement évangélique que l'on voit le plus souvent représentée, mais bien davantage ces activités "annexes" qui servaient de support et de vecteur à la propagation de la foi chrétienne: instruire les esprits pour faire découvrir le message des Évangiles, soigner les corps pour conquérir les âmes, bâtir des églises, puis des écoles, des hôpitaux, parfois des villages, pour rassembler les convertis et convaincre chacun du bien-fondé de l'œuvre missionnaire. Un nouveau regard sur les missionnaires et leurs activités en Asie et dans le Pacifique.

La cantatrice avariée



★★★★☆

Pierre Jourde

L'esprit des péninsules, 288p., 20€

Sur les photos de papier glacé, Pierre Jourde garde un visage fermé, infiniment sérieux, comme s'il vou-

lait se montrer digne de la réputation d'universitaire sévère qui le précède. Connu pour ses pamphlets, l'auteur se lance dans le roman. Celui-ci est un étrange récit gothique sur lequel planent les ombres de Borges et de Brautigan. Quant à la peur de la réaction du lecteur, légitime chez bien des auteurs, elle l'est peut-être encore davantage pour Pierre Jourde, après les démêlés judiciaires de Pays perdu. En quelques années, et une poignée d'ouvrages bien sentis, l'enfant de Créteil est devenu l'un des critiques français les plus redoutés, au prix de certaines inimitiés féroces. L'auteur de 53 ans ne rêvait pourtant pas d'un tel sacerdoce: «J'ai toujours voulu être romancier. Mais pendant vingt ans, tous mes manuscrits ont été refusés! J'ai alors dû mener une carrière de critique.» Après quelques essais universitaires, il cogne une première fois en 2002 avec *La littérature sans estomac*, chronique au vitriol du nombrilisme contemporain, récompensée par le prix de la Critique de l'Académie française.

Il est ici question de l'Ordre, une mystérieuse secte, déclinante depuis le départ de son gourou, tapie dans un château «jadis peuplé d'une foule pieuse, et où bientôt ne tituberaient plus que quelques vieillards sans mémoire». Pour mener ce joli monde, deux petits voyous, Bolo et Bada, qui s'échinent à recruter de nouveaux adeptes par d'étranges mises en scène, mêlant horreur et nécromancie. Au hasard de leurs recherches, ils tombent sur une jeune héroïnomane et une étrange sculpture métaphysique, qui pourraient bien sauver l'Ordre...

Si le titre du roman évoque Lonesco, l'intrigue tire plutôt vers Beckett. Avec les pérégrinations de ces deux clowns burlesques, l'auteur prouve la diversité de son œuvre, en s'attaquant à un genre certes inattendu, mais qui abrite au mieux ses thèmes de prédilection (la loufoquerie, la mélancolie, la rédemption). Le romancier abandonnerait-il la casquette de critique?

Stendhal et l'Amérique



★★★★☆

Michel Crouzet

Ed. de Fallois, 260 p., 22 €

Stendhal et Tocqueville semblent de prime abord s'ignorer mutuellement. Le sociologue ne fait jamais allusion au romancier, le romancier ne cite que deux fois le sociologue. Leur «rencontre» n'en demeure pas moins une rencontre essentielle. En effet, ils associent au cas américain une réflexion sur l'histoire qui dépasse largement les limites d'une critique de la démocratie. Perçue comme problème identitaire par le héros stendhalien, vécue comme processus de mise en tutelle par l'individu tocquevillien, l'histoire devient à la fois énigmatique et irrésistible. Mais si pour l'auteur de *la Démocratie en Amérique* il s'agit de savoir gouverner une transition historique grosse d'avenir, l'auteur de *la Chartreuse de Parme* renonce à résoudre l'énigme de l'histoire et se soucie exclusivement de la survivance de l'Art.

Bien qu'il n'ait jamais mis les pieds malgré ses projets de voyage, Stendhal est lié à l'Amérique par des liens constants qui ont duré toute sa vie. Il l'observe, la juge, lui consacre des allusions innombrables, des textes peu connus que l'on trouvera dans cet ouvrage. L'Amérique lui inspire à la fois admiration et aversion. Michel Crouzet examine de près ces mouvements contradictoires et intrinsèquement unis d'adhésion et de refus radical: c'est en tant que romantique que Stendhal passe de l'un à l'autre.

Image vagabonde



★★★★☆

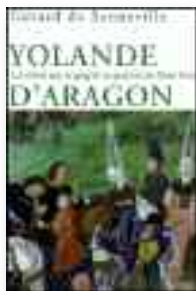
Rémi Brague

Ed. la Transparence, 144 p., 14 €

Le point de départ de l'analyse de l'auteur est l'idée de vagabondage, précisée par le mot « bohémianisme », loin de rendre le parallèle plus saisissable, est cela même qui le soustrait à nos prises. Ce néologisme, Baudelaire le forge parce qu'il lui semble nécessaire pour exprimer à fond un sens que « vagabondage » ne fait qu'esquisser. Il renvoie, quant à son contenu, et comme le fragment étudié l'indique expressément, à une brochure de Franz Liszt publiée en 1859. Mais ce qu'est le bohémianisme, Baudelaire le dit lui-même, dans la treizième pièce des Fleurs du mal, « Bohémiens en voyage », un sonnet d'ailleurs lui-même inspiré par une image, une gravure de Callot. Au passage des Gitans, la nature est comme provoquée à la « sensation multipliée ». C'est elle qui multiplie les sensations auditives (« le grillon [...] redouble sa chanson », v. 9-10) et visuelles (« Cybèle [...] augmente ses verdure », v. 11). Le verbe choisi est celui qui décrit les effets de la drogue. Mais leur prophétisme n'a ni dieu ni loi. Sur ce point, il est semblable à celui de Baudelaire lui-même, qui s'avère ainsi être essentiellement bohémien quand il avoue : « moi qui sens quelquefois en moi le ridicule d'un prophète, [...] je suis comme un homme [...] dont l'œil ne voit [...] devant lui qu'un orage où rien de neuf n'est contenu, ni enseignement, ni douleur ». Puisque le ciel est vide de tout signe, le bohémien ne peut qu'y promener son regard et le laisser vagabonder au hasard, sans but. Le va-

gabondage du regard précède et fonde celui du voyage. Lui seul est décisif. On sait que le poème de Baudelaire est une variation sur un thème qui était dans l'air depuis Lamartine. Celui-ci avait comparé l'histoire humaine au progrès d'une caravane. Le prophète ne guette pas les étoiles qui se lèvent à l'horizon

Une religion made in USA



★★★★☆

Karl Keating

Tempora, 384 p., 20 €

C'est principalement aux États-Unis que les groupes appartenant à la mouvance évangélique fondamentaliste se sont multipliés à l'infini et ont imprégné profondément la société allant, parfois, jusqu'à s'identifier à elle. Or, aujourd'hui, ce nouvel Empire, répandant jusqu'aux extrémités de la terre la civilisation de Coca-Cola Mac Do et de Microsoft, diffuse aussi sa religion ! Mille nouveaux lieux de culte évangélique se seraient ouverts en France depuis trente ans. Quel que soit le nom qu'on lui donne, « évangélisme », christianisme « vrai » ou « authentique », « fondamentalisme protestant », etc., cette religion made in USA devient celle des yuppies mondialisés. Des chefs d'État, des sportifs, des stars de cinémas ne font plus mystère de leur « christianisme ». Il n'est donc pas déraisonnable d'imaginer qu'il s'agisse là de la « nov-religion » du siècle commençant. Et, plutôt que de se contenter d'analyses politiques ou sociologiques parfois caricaturales et réductrices, cet ouvrage propose une présentation non seulement de l'histoire religieuse de ce mouvement, mais aussi des mécanismes de pensée qui le conduisent.

Karl Keating est le fondateur de « Catholic Answer », mouvement américain d'évangélisation fidèle à Rome. Merci à la jeune maison d'édition Tempora de publier un tel livre... éclairant

Le livre dans la société juive médiévale



★★★★☆

Denis Levy Willard

Ed. du Cerf, 220 p., 35 €

Le présent volume est le troisième d'une collection créée par Gilbert Dahan qui se propose de publier les résultats des recherches (actes des colloques internationaux et séminaires annuels,...) de l'équipe du CNRS en charge de ce domaine. La société juive médiévale de la France du Nord manifesta un grand dynamisme intellectuel tout au long de son histoire, donnant le jour à des œuvres qui ont traversé les siècles, pour ne citer que les commentaires de Rashi et des Tosafistes. De nombreux manuscrits hébreux furent produits par les scribes médiévaux, d'autres, moins ambitieux, furent destinés aux familles juives qui s'efforçaient de posséder au moins un livre, une « Haggadah », un rituel de prières ou un livre de préceptes. Cet ouvrage dresse un tableau d'ensemble de la vie du livre hébreu au Moyen Âge. Il retrace l'activité de tous ceux qui concoururent à sa production, scribes, ponctuateurs, enlumineurs, relieurs. Il décrit les processus de rédaction, de diffusion des textes et leurs évolutions dans le temps. Il s'intéresse tout particulièrement aux aspects socio-économiques, à l'usage quotidien du livre pour l'étude, l'enseignement ou la prière, à

sa place dans les patrimoines et notamment à la dimension surprenante des bibliothèques de certains lettrés juifs. Parmi les différences notables avec le livre latin, la moindre n'est pas la fin souvent tragique des livres hébreux.

L'art de savoir écouter



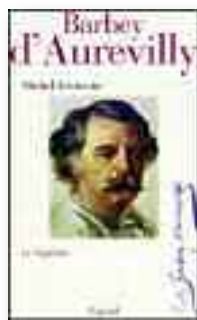
★★★★☆

Francisc Rossello

Privat, 192 p., 14 €

On ne communique pas toujours comme il le faudrait et ainsi naissent les incompréhensions, les frictions et les malentendus. Parfois même, si l'on s'y prend mal, on envenime les choses. Dans notre société où la vitesse prend des allures folles, où l'on est tellement occupé par nos soucis quotidiens, prendre le temps d'écouter les autres peut sembler passif. Bien souvent, il est plus facile de juger, de questionner ou de moraliser. Écouter, c'est accueillir autrui, et cet acte se révèle être le premier pas vers une reconnaissance mutuelle, vers l'amitié et l'amour. Prêter l'oreille à ce que disent les enfants, les amis, les grands-parents, les malades ou les sages signifie que l'on s'ouvre, que l'on dégonfle son ego et que l'on s'enrichit de la totalité de l'autre. Une bouche mais deux oreilles! Voici donc un guide pratique en sept leçons sur les différentes facettes de l'écoute: les conditions de l'écoute; écouter les autres; écouter, parler, comprendre; écouter, dialoguer, critiquer; les personnes à écouter; écouter et aimer; les fruits de l'écoute. Comme on a appris à parler, il faut aussi apprendre à écouter. L'écoute est le véritable secret de la communication. Alors, ouvrons grand nos deux oreilles...

Barbey d'Aureville



★★★★☆

Michel Lécureur

Fayard, 540 p., 29 €

Michel Lécureur est l'auteur de nombreux ouvrages sur Marcel Aymé ou Raymond Queneau. Il est passionné depuis toujours par Barbey Aureville, auquel il a consacré beaucoup de recherches.

Normand républicain puis, monarchiste catholique ultramontain, Barbey Aureville (1808-1889) a toujours été un franc-tireur dans son propre camp allant même jusqu'à oublier ses convictions réactionnaires pour avancer des idées parfaitement novatrices. Dandy féru de lord Byron, de Chateaubriand ou de J. de Maistre, Barbey Aureville se révéla fin critique littéraire et polémiste outrancier. Il fustigea Hugo et Zola pour mieux encenser Balzac et Baudelaire.

Mais ce journaliste boulimique et influent qui peina pourtant longtemps à publier ses textes a-t-il été véritablement reconnu comme romancier de son vivant? Ses études à Valognes, ses amours avec Louise Cautru des Costils puis avec la baronne de Bouglon, ses relations avec Maurice et Eugénie de Guérin ont fait l'objet de plusieurs interprétations approximatives voire erronées que Michel Lécureur a su démêler. Dans cette biographie richement documentée, l'auteur a respecté l'un des aphorismes de l'auteur des Diaboliques selon lequel "l'érudition par-dessus c'est le fardeau; par-dessous c'est le piédestal".

Mais qu'aurait pensé Barbey du patient et minutieux travail de Michel Lécureur, lui qui avait passé son temps

à inventer sa vie ou à la rêver? Parions qu'il aurait fulminé et aussitôt trouvé un journal où publier une réponse brillante et cinglante, au risque de se brouiller, une fois de plus, avec le directeur de la publication... Dans un article paru dans Le Nain jaune en janvier 1867, Barbey a du reste écrit ce qu'il pensait de l'exercice: « La biographie est une ogresse qui veut chaque matin sa pâture, et quand elle ne l'a pas, elle mâche à vide [...] Inconséquente, d'ailleurs, et sans conscience, elle confond sans souci les dates, les lieux et même les personnes, ce qui est plus fort! »

Voilà qui ne pourra pas être reproché à Michel Lécureur! Il nous révèle un Barbey dépouillé des oripeaux de sa légende, sur laquelle beaucoup ont écrit pour mieux s'en draper eux-mêmes, un Barbey plus pitoyable qu'exaspérant, un Barbey sans compromis, condamné à courir les journaux pour y exercer le métier de journaliste qu'il méprise, un Barbey solitaire dont l'immense talent de romancier n'est pas reconnu par un siècle bourgeois qu'il déteste, un Barbey complexe, mais un Barbey fulgurant, capable de décrire, dans L'Ensorcelée, l'abbaye de Blanchelande ou la lande de Lessay sans jamais y avoir mis les pieds! Le biographe de préciser « qu'on atteint là la quintessence de Barbey, ce don du romancier de faire vivre des lieux et des situations qu'il ne connaît pas. »

Enfant du Calvados, l'auteur découvre Barbey pendant ses études à l'université de Caen. Sa femme, Christiane, qui vient de la Manche, lui souffle le sujet de son diplôme d'études supérieures: les personnages féminins chez Barbey. Il se plonge dans Un prêtre marié, Une vieille maîtresse, Le Chevalier des Touches... et passe des heures au Musée de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Il lit toutes les biographies existantes. Même si certaines étaient pas mal documentées, d'autres bien écrites comme celle d'Hermann Quéro, aucun travail sérieux n'avait été fait. Il se promet d'y revenir un jour. Ce qu'il fait près de quarante ans plus tard,

une fois prise sa retraite de professeur. Son but : publier la biographie en 2008, l'année du bicentenaire de la naissance de Barbey.

Ordo Missae



★★★★☆

Tradition Abbé Laurentsou

Téqui, 208 p., 15 €

Spécialiste de droit canon, l'abbé Laurentsou célèbre la messe à Laval suite au motu proprio, qui fête son premier anniversaire. Cet ouvrage a été encouragé par le Cardinal Castillon Hoyos qui souhaite "que beaucoup de fidèles puissent ressourcer ainsi leur vie spirituelle avec des textes liturgiques, qui remontent en grande partie à Saint Grégoire-le-Grand et qui ont contribué à former tant de saints au cours de l'histoire de l'Église." Ce volume ne vise ni à l'érudition ni à l'exhaustivité : ce n'est pas un missel. Son but est à la fois modeste et ambitieux : permettre aux fidèles qui découvrent la messe tridentine "forme extraordinaire de l'unique rite romain", d'en mieux suivre le déroulement. Outre les textes de l'Ordinaire, on trouvera l'ensemble des préfaces, les Kyriales les plus utilisés et quelques chants caractéristiques des différents temps liturgiques. A également été ajouté ce qui manque la plupart du temps dans les missels, les rubriques essentielles de la messe solennelle et celles de la messe chantée. L'auteur a d'ailleurs effectué un travail unique sur les rubriques. Rappelons, que la messe tridentine « dont l'ordonnance générale remonte pour l'essentiel à saint Grégoire le Grand » a contribué à transmettre l'intégrité de la foi par la rigueur, la beauté et la précision de ses

prières, de ses rites et de ses cérémonies. En 1990, le cardinal Ratzinger disait pu affirmer que la messe tridentine « contribuera à sa manière au renouveau liturgique demandé par le Concile Vatican II ». Elle garde donc toute son actualité pour la nouvelle évangélisation à laquelle Notre-Seigneur nous appelle aujourd'hui et demain comme hier.

L'archange et le procureur



★★★★☆

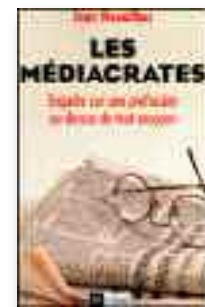
Christophe Bigot

Gallimard, 280 p., 18 €

Voici une biographie romancée de Camille Desmoulins. Ce dernier forme avec Lucile, son épouse, un couple fameux de la Révolution. Avril 1794. Camille Desmoulins, « vainqueur de la Bastille » et journaliste éloquent, est guillotiné à l'âge de trente-quatre ans pour avoir critiqué dans ses articles la Terreur de Robespierre. Sa femme Lucile le suit dans la mort quelques jours plus tard. Les deux époux deviennent ainsi les héros idéalisés du plus beau et du plus tragique roman d'amour de la Révolution. Décapités en 1794, ils laissent un fils en bas âge, Horace, qui grandit dans la solitude. Parti chercher la paix en Haïti, il écrit, en 1825, à Mme Duplessis, pour connaître la vérité sur ses parents. Accablé par la maladie et la mélancolie, il demande donc à la grand-mère qui l'a élevé, demeurée à Paris dans une obscure indigence, de raconter par écrit l'histoire vraie de ce couple, afin de mettre un terme aux rumeurs plus ou moins calomnieuses. La réponse de la vieille femme retrace leur histoire : premier roman. À travers les personnages c'est toute l'histoire de la Révolution française qui ressurgit, avec ses convul-

sions sanglantes, ses trouées lumineuses et surtout ses contradictions. L'auteur s'empare du cœur des personnages qui habitent cette histoire, et y fait des gammes : Lucile, sa sœur Adèle, Camille, Maximilien et Saint-Just, sifflotent Je t'aime moi non plus sur l'air de la lanterne. Entre ces trois derniers, il dessine d'ailleurs un intrigant va-et-vient fait d'amitié, de jalousie, de rivalité. Dans ce triangle, s'engloutiront des espoirs et des existences. L'air du temps suffit à conférer des accents tragiques à ce roman signé d'un écrivain doué et prometteur.

Les médiocrates



★★★★☆

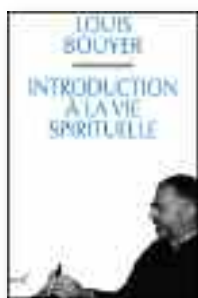
Jean Nouailhac

L'archipel, 264 p., 19 €

On connaissait les technocrates et l'énarchie, qui sont comme les rhumatismes d'une France sclérosée... mais que seraient-ils sans les « médiocrates », éminences grises du quatrième pouvoir ? Situation paradoxale, car ce devrait être le rôle des journalistes que d'alerter le corps social sur le mal qui le ronge. « Encore faut-il que notre journaliste ne soit pas malade lui-même, qu'il soit indépendant, sérieux, rigoureux, honnête, responsable, n'ayant peur de rien et surtout pas des pouvoirs en place et ne roulant que pour un seul maître : son lecteur », analyse Jean Nouailhac. Or, avec la confusion des pouvoirs, le médecin-journaliste est de plus en plus tenté de cacher au patient le mal qu'il a diagnostiqué. Ainsi, depuis plus d'un quart de siècle, les journalistes français, dans leur majorité, n'exercent plus leur rôle de contre-pouvoir tout en brandissant la liberté de la presse. Les principaux organes de presse sont

contrôlés par des entreprises dépendantes de l'État. La vérité est trop souvent déformée: en amont, de nombreux journalistes influents sont corrompus; en aval, l'autocensure règne partout. Hélas et hormis la création d'une haute autorité, l'auteur se borne au constat: il répertorie les problèmes. Actuellement et néanmoins, les effets conjugués de la pression économique et du web sont en train de nettoyer ces parasites. Et si l'indépendance des journalistes était avant tout l'affaire de chacun? Un choix quasi animal: devenir vertébré ou rester reptilien. Plus facile à dire qu'à faire.

Introduction à la vie spirituelle



★★★★☆

Louis Bouyer

Le Cerf, 326 p., 26 €

Luthérien de formation, Louis Bouyer, fut reçu dans l'Église catholique à l'Abbaye de Saint-Wandrille en 1944, et entra dans la congrégation des prêtres de l'Oratoire. Il a été professeur à l'Institut catholique de Paris jusqu'en 1963 et ensuite a enseigné en Angleterre, en Espagne et aux USA. Deux fois nommé par le pape à la Commission internationale de théologie, il a été consultant au concile de Vatican II pour la Liturgie, la Congrégation pour le Culte et le Secrétariat pour l'unité des chrétiens.

Cet ouvrage s'inscrit dans une trilogie – avec « Le Sens de la vie monastique » et « Le Sens de la vie sacerdotale » – sur les trois « états de vie » (baptisé, consacré et sacerdotal), écrites dans les années 1950. Ce grand théologien français a mis dans ce livre ses principales préoccupations

et convictions. On y voit aussi l'immense érudition d'un homme enraciné dans sa tradition et curieux de tout ce qui a trait à la vie spirituelle, y compris dans des univers fort éloignés du sien (le bouddhisme, par exemple).

Ce livre est un manuel pratique qui a toutes les qualités pédagogiques que l'on en peut attendre. Il y ajoute un souffle et une vision. À tous ceux et celles « qui souhaitent approfondir leur vie spirituelle en recourant aux grandes sources de la Sainte Écriture éclairée par la tradition catholique », cette Introduction se propose pour ce qu'elle est: une initiation aux problèmes fondamentaux que pose toute vie spirituelle et aux données permanentes de leur solution. Systématiquement, on a évité d'en faire une œuvre de parti ou d'école, persuadé qu'il n'est qu'une spiritualité catholique digne de ce nom: celle de l'Évangile, tel que l'Église nous l'annonce, c'est-à-dire tel qu'il vient du Christ par les Apôtres, "le même hier, aujourd'hui et demain".

Le nouvel art de la guerre



★★★★☆

Gérard Chaliand

L'archipel, 168 p., 16 €

L'Afghanistan prend désormais le chemin de l'Irak, qui, englué dans différents types de conflits – religieux, militaire, politique –, sombre dans le chaos. Gérard Chaliand, spécialiste de la guérilla et du terrorisme, analyse l'échec dans ces deux pays de la stratégie militaire de George W. Bush. En Irak, les Américains n'avaient pas prévu d'être engagés dans une guerre de partisans et sont très vite passés du statut provisoire de « libérateurs » à celui

d'étrangers occupants. Mal préparés, ils s'enlisent depuis dans la guérilla urbaine. En Afghanistan, face à une armée non conventionnelle, le Pentagone a eu le tort de limiter ses forces. Dans un pays au relief difficile, aux frontières poreuses, bien plus vaste que l'Irak, ce très faible effectif a permis le retour des talibans en phase de reconquête. Les Américains, mais aussi l'Europe et la France (à l'heure du livre blanc de la Défense) devront tirer les leçons qui découlent de ces deux conflits, guerres asymétriques qui vont se multiplier durant ce siècle.

L'Orestie



★★★★☆

Eschyle

Actes Sud, 282 p., 21 €

L'Orestie est une trilogie dramatique d'Eschyle représentée en 458 av. J.-C. aux Grandes Dionysies d'Athènes, où elle remporte le premier prix. Elle est composée de trois tragédies centrées sur la geste des Atrides: Agamemnon, Les Choéphores et les Euménides; un drame satyrique intitulé Protée (aujourd'hui perdu) était censé la compléter. C'est la seule trilogie liée conservée. Dans la première pièce, on assiste à la chute de Troie et au retour d'Agamemnon victorieux, accompagné de sa captive Cassandre, à Argos où l'attend son épouse Clytemnestre. Celle-ci espère venger le sacrifice de sa fille Iphigénie par Agamemnon. Malgré les prédictions de Cassandre annonçant sa propre mort, le roi et la prophétesse sont tués. Dans Les Choéphores, après la mort de son père, Électre souhaite que le crime soit puni, en réponse de quoi Apollon ren-

voie Oreste, fils d'Agamemnon, à Argos pour venger son père. Il tue Clytemnestre, réveillant ainsi la soif de justice des Érinyes, déesses vengeresses. À la fin Argos est détruite. Enfin dans Les Euménides, après une longue errance, Oreste, toujours poursuivi par les Érinyes, arrive au sanctuaire d'Apollon à Delphes où il est purifié. Il est ensuite présenté devant l'Aréopage et jugé par Athéna. Elle lui donne raison et les Érinyes deviennent les Euménides (les bienveillantes). La malédiction qui pesait sur les Atrides est ainsi levée.

La leçon d'Eschyle est une leçon d'humanité: briser le cercle infernal de la vengeance, par la création d'une justice faite par les hommes pour les hommes. La civilisation, c'est le civisme. Pour détourner la violence, l'homme doit se faire violence. Il doit utiliser la parole, la partager, la faire circuler, utiliser le débat et la confrontation, transformer la parole en acte, en un mot faire du théâtre. Aujourd'hui les hommes politiques font de la politique un spectacle, au risque de perdre tout crédit auprès des citoyens. Dans la Grèce antique, la fonction du théâtre était de mettre en lumière le politique, rendons-lui cette fonction.

Le couple durable



★★★★☆

**Père Geoffroy-Marie
M. et Mme Legendre**

Ed. du Jubilé, 288 p., 16 €

À travers deux visions différentes, celle d'un prêtre et celle d'un couple, un parcours en huit étapes conduit de la nécessité des fiançailles, d'un point de vue chrétien, jusqu'à la vie du couple marié. Jamais les attentes d'amour durable au sein des familles

ne se sont heurtées à autant de déceptions tant se sont effondrés (volontairement) les repères traditionnels. Ce livre revient aux fondamentaux. Véritable guide destiné aux jeunes adultes, qu'il accompagne dans la construction de leur vie affective, organisé sur la combinaison des regards d'un couple et d'un prêtre qui s'entrecroisent et se complètent à la lumière d'une longue expérience de préparation au mariage. Sont pris en compte la psychologie mais aussi les dimensions philosophique, théologique, et spirituelle de notre humanité. La parole du couple enrichit la réflexion par l'apport de l'expérience concrète de la vie conjugale. Des questions recueillies au cours de nombreuses rencontres sont proposées pour guider les couples dans leur engagement, et développer une communication vraie. Enfin quelques médiations sont disponibles. Ainsi sont abordées sans exclusive toutes les questions qui construisent les couples durables et font les familles heureuses.

L'âme des maisons du Nord et de Picardie



★★★★☆

Marie-Claire Colignon

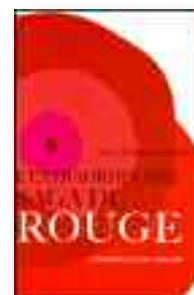
Ed. Ouest France, 120 p., 18 €

Qui a dit que les maisons du nord de la France étaient tristes? Elles ont des murs en torchis aux enduits colorés, ou en briques rouge, jaune, peintes, vernissées. Leurs toits sont couverts d'ardoises violettes, de pannes orange, de tuiles rouges ou bleues. Et si la vie y est parfois rude, un monde rural, littoral, minier ou urbain y vit chaleureusement.

Dans cette partie septentrionale de la France, les maisons présentent une palette de couleurs que reflète ce

livre; variées et vives sous un ciel changeant, elles habillent le Nord et la Picardie. Les toits d'ardoises violettes ou de pannes orange tranchent sur des paysages noyés de verdure. Les fermes à cour carrée témoignent de l'intense activité agricole et les petites maisons accolées d'une population laborieuse, toutes identiques, s'alignent près des usines textiles et des puits de mines. La terre argileuse a produit le torchis et la brique omniprésente, rouge ou jaune, seule ou alliée à la craie blanche. Sur les rivages aux dunes blondes ou aux galets roulés par les flots, des villas aux balcons de bois colorés portent des noms de femmes. Derrière les brise-bise de la maison, il fait bon se mettre au coin du feu dans un *cadot* près de la traite picarde ou du séage. Les couleurs des géants des villes et de la foule charmée des carnavales éclatent. Tout concourt à révéler l'âme des maisons de cette région dont les habitants sont si soigneux et fiers.

L'extraordinaire saga du rouge



★★★★☆

Amy Greenfield

Autrement, 300 p., 20 €

Le rouge est une couleur puissante par définition dans le regard et l'esprit des hommes. Parmi les multitudes de couleurs qui entourent notre environnement, cette couleur est pourtant devenue commune, malgré les nombreux symboles qu'elle incarne dans notre société post-moderne: le danger, l'amour, la révolution, etc.

Mais le pigment a une histoire bien particulière, une histoire qui renvoyait à la considération que lui portaient toutes les sociétés humaines: couleur

de l'ensevelissement avec l'ocre pour l'homme de Cro-Magnon; couleur du bonheur dans la Chine ancienne; couleur de la protection divine chez les Arabes; couleur des personnages de haut rang dans le sud du Sahara; couleur du feu sacré chez les Romains, etc. Pourtant, jusqu'au XVe siècle, la couleur rouge n'était produite qu'à partir de pigments imparfaits, souvent d'origine végétale comme le "rouge d'Arménie".

L'histoire du véritable rouge, celui issu de l'insecte appelé "cochenille" (*Dactylopius coccinus*, parasite du cactus mexicain, le nopal), c'est l'historienne américaine Amy Greenfield qui la raconte. L'historienne s'est intéressée à la cochenille, alors qu'elle faisait des recherches sur le commerce du chocolat, au cœur de la bibliothèque de Séville. Repérant dans les registres du commerce espagnol la récurrence de la marchandise appelée "grana", qualificatif espagnol de la cochenille, elle a naturellement porté sa curiosité sur l'insecte. Sa fascination pour l'histoire des couleurs lui vient aussi de ses grand-père et arrière-grand-père qui étaient teinturiers.

C'est ainsi qu'à travers ses travaux, on découvre l'origine géographique de l'insecte pourvoyeur du pigment le plus parfait du rouge: l'ancien Mexique, terre de la grande civilisation des Aztèques. C'est au XVIe siècle que le conquistador Hernan Cortes a découvert l'insecte, cultivé et vendu sur les marchés de l'ancienne capitale aztèque, Tenochtitlan aujourd'hui Mexico. Devenue aussi précieux l'or, la cochenille va faire ensuite faire l'objet d'un monopole quasi exclusif de la Couronne d'Espagne. Démonstration de puissance, objet de la convoitise des puissants d'Europe qui envoient corsaires et espions sur les mers du monde pour s'emparer de l'insecte. Farouchement défendue au Mexique, la culture de l'insecte sera ainsi gardée secrète jusqu'au XIXe siècle, où la cochenille parviendra à se répandre sur le Vieux Contient avec l'indépendance des colonies espagnoles.

Recherchée, la cochenille permettait de donner un pigment rouge parfait, celui que tous les teinturiers européens ont désespérément recherché durant des siècles. En effet, les souverains et les nobles d'Europe n'ont eu de cesse de payer à prix d'or les laines et tous les tissus qui étaient teints du rouge le plus solide et le plus vif. Ainsi, avec la découverte de la cochenille par les Espagnols, nombre d'aventuriers (marchands, chimistes, botanistes) vont se lancer dans la quête du précieux insecte. Leurs histoires, dignes des romans picaresques, sont passionnantes et l'historienne américaine sait les conter avec talent. Dans la première moitié du XIXe siècle, les bonnes mœurs interdiront aux élégantes de porter des vêtements de couleurs vives, préférant des couleurs plus sobres (beige, noir) et symboles de vertu. Puis vers 1860, l'invention et la mise sur le marché des couleurs synthétiques populariseront les couleurs vives dont le rouge auprès des femmes de la bonne société. Mais le rouge parfait, c'est aujourd'hui celui des bonbons et des sucettes, du sirop contre la toux, du rouge à lèvres! De nos jours, vous ne vous y trompez pas: la cochenille, insecte des Aztèques, est aujourd'hui le sigle "E120" sur les étiquettes des produits achetés au supermarché!

Le carnet du savoir vivre



★★★★☆

Laurence Caracalla

Flammarion, 234 p., 20 €

On croyait que les pavés de 68 avaient eu la peau des règles de politesse. Que le bon goût désormais consistait à être soi-même, spontané, sincère en toutes circonstances et à se comporter égalité oblige avec une da-

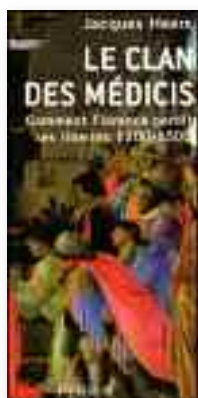
me comme avec un homme, avec ses aînés comme avec ses copains? Il n'en est rien. Les convenances reviennent en force avec le besoin de repères.

Est-il convenable de se remarier? La question s'est posée en haut lieu, il n'y a pas si longtemps. La baronne Staffe, alias Blanche Soyer, auteur du best-seller *Usage du monde*, estimait qu'il est «de bon ton de le faire sans éclat et sans bruit». L'éducatrice de la femme moderne ajoutait: «La veuve ne s'habillera ni de gris ni de mauve, ce qui serait peu aimable pour le second mari. Mais elle évitera le rose, couleur trop gaie.» Ces prescriptions s'appliquaient en 1889. En 2008, les remariées sont plus souvent divorcées que veuves. Laurence Caracalla, notre nouvelle baronne Staffe, indique la conduite à tenir dans *Le Carnet du savoir-vivre*: un livre en forme d'assurance mondaine. La remariée évitera la longue robe blanche, une tenue élégante fera l'affaire. Le faire-part devra être moins classique.

Vous pensez que le savoir-vivre est une notion désuète, voire obsolète? Que savoir se présenter, recevoir, discuter, bref, se comporter dans la vie courante, n'est plus d'aucune utilité? Découvrez ici qu'au contraire, les bons réflexes et les bonnes manières sont les outils indispensables pour vivre mieux. Qu'en un mot, le savoir-vivre est revenu au goût du jour, et nous rend le quotidien plus agréable. C'est une idée de très bon goût d'actualiser le célèbre manuel de savoir-vivre, ultime rempart à la barbarie. Sauf notre respect, Laurence Caracalla rafraîchit la baronne. Elle a dû faire le ménage. «Contemporains de la vapeur et de l'électricité, nous ne pouvons avoir les lentes et majestueuses façons du siècle des perruques», disait déjà la baronne Staffe. L'auteur a ôté les chapitres désuets: «Le choix d'un fiancé», «Madame est servie». Elle a ajouté de nouvelles entrées, liées à la technique: les e-mails; le portable; l'ascenseur; les voisins; le transport en commun; le voyage. De nos jours, il est indispensable de savoir qu'on ne se mouche pas en public en Inde. En revanche, on peut cra-

cher dans la rue. Pour le reste, les recommandations de la fin du XIXe siècle n'ont pas pris une ride. On ne fait le baisemain qu'aux femmes mariées. On ne commence jamais une lettre par « je ». Il faut dire « je vous en prie » et pas « de rien ». Une femme ne doit jamais se servir du vin elle-même. La politesse sera toujours l'huile de rouage des bonnes relations...

Le clan des Médicis



★★★★☆

Jacques Heers

Perrin, 394 p., 22 €

La peinture violente et raffinée de la Renaissance italienne à travers l'exercice du pouvoir des Médicis à Florence. Dans cet ouvrage, Jacques Heers étudie les conflits politiques et la lutte pour le pouvoir qui se jouèrent à Florence. Type même de la cité "libre", fleuron des arts et des lettres à la Renaissance, la ville va pendant plus de deux siècles se soumettre au pouvoir d'un tyran. À l'inverse de nombreuses autres cités italiennes, Florence n'est pas conquise par un capitaine victorieux, mais c'est volontairement qu'elle confie son avenir à un clan de simples citoyens. Longtemps obscurs, suffisamment habiles pour survivre aux convulsions d'une cité en proie aux pires désordres, les Médicis unissent leur destinée à celle de la ville. Se gardant des ambitions des princes et des capitaines d'aventure, Florence s'est elle-même asservie à l'un des siens. Cette période illustre également ce qui aujourd'hui semble incompréhensible et même choquant pour notre esprit. À savoir qu'une ci-

vilisation si brillante et si raffinée s'est éclose, maintenue et développée, non en un temps de paix et de concorde sociale, mais dans un climat de désordres, de massacres et de destructions...

Entrevoir et vouloir



★★★★☆

Lucien Jerphagnon

Ed. de la Transparence, 80 p., 10 €

Tout écrivain, consciemment ou non travaille pour l'avenir. Aussi l'auteur, philosophe caennais, rend présent cette courte initiation, demandée au siècle dernier. Plus précisément, à la sortie de la seconde guerre mondiale, période où par-delà les désastres et crimes imprescriptibles, chacun se refaisait tant bien que mal une santé et un moral, et tentait de redonner un sens à l'humain; ce qui se traduisait en mots. Des mots, on en trouvait. La mode était à l'existentialisme, au marxisme, au personnalisme et autres mots en *isme*. Des mots, des mots, mais d'absolu, point. Jusqu'au jour où tomba en les mains de l'auteur, un livre de Jankélévitch. « Ce qu'on respirait ces jours-là dans ces pages, où les mots se bouscuaient pour suggérer l'indicible, dans ces livres où l'humour déclassait le faux sérieux, c'était comme un parfum d'aventure ». Dynamique insolite qui tout soudain donnait envie d'être soi, de l'être mieux. Ce petit texte longtemps introuvable vient d'être réédité par les éditions de la Transparence. Lucien Jerphagnon, élève et ami de Jankélévitch, parcourt les textes du philosophe en en donnant les grands axes de lecture et les principales di-

mensions: la métaphysique, l'éthique, la religion et l'esthétique: une véritable introduction à l'œuvre!

Chroniques buissonnières des années 50



★★★★☆

Philippe d'Hugues

Ed. de Fallois, 200 p., 20 €

Ce n'est pas un livre d'Histoire, c'est une chronique. La couleur du temps y est plus importante que la marche de l'Histoire. Les années 50, nous dit l'auteur, n'ont pas bonne presse et sont un peu les sacrifiées de l'histoire du XXe siècle. La France est en effet sortie comme hébétée de la tragédie qu'elle a vécue. On lui a dit qu'elle était victorieuse, elle ne le croit qu'à moitié. En revanche, elle constate que les temps sont durs, les restrictions toujours là et la reconstruction lente. En politique, l'euro péen Jean Monnet, le sage Pinay, n'empêchent pas la IVe République de manquer de tonus et de décevoir les uns et les autres. La décolonisation est vécue comme une troisième défaite, après 1870 et 1940. Paris n'est plus la "Ville lumière". Cela n'empêche pas Philippe d'Hugues d'allumer, tout au long des pages de ce livre brillant, les petites lampes du souvenir. Les grands faits divers, les pièces de théâtre, les chansons qui retiennent la sensibilité nouvelle, les exploits sportifs, les débuts de la télévision, tout cela traverse le fleuve tranquille du temps. Mais c'est encore avec le cinéma, son domaine de prédilection, fidèle miroir d'une société qui se cherche et qui abonde en créations nouvelles, que l'auteur nous fait le mieux comprendre les particularités de cette époque qu'il tente de faire échapper à l'oubli.

Raymond Aron, philosophe de l'histoire



★★★★☆

Collectif

Ed. de Fallois, 240 p., 25 €

Cet ouvrage résulte du rapprochement de deux colloques tenus, à l'automne 2005, dans le cadre du centenaire de la naissance d'Aron: "Raymond Aron, genèse et actualité d'une pensée politique" et "Raymond Aron, philosophe dans l'histoire". S'il y a

une pensée aronienne de l'histoire, en quoi consiste-t-elle? Les contributions rassemblées dans ce volume s'attachent à mettre en évidence l'apport unique d'un intellectuel qui, sa vie durant, conjugua philosophie, histoire et politique pour atteindre l'objectif qu'il s'était lui-même fixé, au cœur de ses différents combats: " armer la sagesse". En refermant ce volume c'est l'actualité d'une pensée qui est mise à nouveau en lumière. Actualité qui ne naît pas seulement de l'acuité du regard porté par Aron sur les événements historiques de son temps et de sa capacité à en extraire des analyses encore éclairantes, mais aussi du bénéfice que procure aujourd'hui à toute une génération d'historiens et de philosophes la fréquentation de son œuvre. Telle est la force des œuvres majeures que de servir de terrain de réflexion aux générations qui les suivent.